

La diaspora rwandaise, ma « terre natale de l'exil »

Jeanine Munyeshuli Barbé

Jeanine Munyeshuli Barbé, économètre et statisticienne, milite au sein de la Communauté rwandaise de Suisse (CORS) et de l'association IBU-KA (« Souviens-toi ») de rescapés tutsis.

La diaspora, c'est ma vie et l'exercice de me raconter – en la racontant – me paraît terriblement périlleux. Périlleux parce que forcément réducteur, et impudique de surcroît. La diaspora, c'est mon pays natal. Un pays aux frontières illimitées, sans autre légitimité existentielle que celle d'avoir accueilli ma famille et bien d'autres familles tutsi, avant et après la mienne. Un pays dont je me sens citoyenne à part entière, tout en étant désormais (je ne l'étais pas à ma naissance) citoyenne rwandaise en même temps que suisse et française. La diaspora rwandaise, comme de nombreuses diasporas j'imagine, est, selon cette expression de Frédéric Brenner¹ que j'ai adoptée, ma « terre natale de l'exil ».

NÉE AILLEURS...

J'ai trente-trois ans. Je suis née à Bujumbura, dans l'exil de mes parents. Mon père avait quitté le Rwanda en 1973 par la frontière Nord (vers le Zaïre) tandis que ma mère avec sa famille avait été déportée puis exilée

au Burundi au début des années 60. Leur rencontre est assez typique des mariages diasporiques. Hommage à l'ingéniosité des entremetteurs qui l'ont rendu possible et ont permis qu'il soit célébré avec pompe ! Ma famille a ensuite vécu quelques années dans plusieurs villes du Zaïre (l'actuelle République démocratique du Congo). De Bujumbura à Kinshasa et à Goma, notre famille a émigré à la recherche d'un mieux-être hypothétique. Nous avons déménagé un nombre incalculable de fois, au sein même de ces villes. Je l'ai compris tardivement, la « déménagite aiguë » est fréquente dans la diaspora. C'est comme une somatisation de l'insécurité intérieure. Au bout d'un moment, il y a toujours une « bonne » raison de déménager. Je hais les déménagements et j'ai pourtant toujours des rêves d'ailleurs.

Toute mon enfance hors du Rwanda « officiel » (très important, cet adjectif « officiel », parce que, au fond de moi, le Rwanda, c'est partout où vivaient les Rwandais et où se parlait le kinyarwanda), le

¹ Frédéric Brenner, *Diasporas : terres natales de l'exil*, Éd La Martinière, Paris, 2003.



Le lac Muhazi

PHOTO LOUISE KANGABE BARONI

fort accent de mes parents a été un vrai pilier. Il m'a tour à tour bercée, agacée, fait rire et profondément, très profondément rassurée. Il y avait « l'extérieur », hostile, où nous étions en permanence ostracisés, et « la maison », douillette, rassurante où nous pouvions sans crainte être nous-mêmes. Là les débats politiques sans fin entre mes parents et leurs amis étaient porteurs d'espoir, ils rêvaient ensemble de leur pays natal, les conversations portaient toujours – me semble-t-il – sur lui ou sur les Rwandais. Ce brouhaha de voix et de verres qui tintent résonne encore en moi comme une douce mélodie... Untel a décroché un contrat mirifique, un autre vient d'être nommé professeur dans une excellente école, un

autre encore a obtenu le prix d'excellence de sa faculté. J'ai grandi dans le mythe – entre autres mythes – que nous, Rwandais de la diaspora, étions des êtres humains surdoués pour l'excellence. Ces conversations portaient également sur la vie sociale de notre communauté. Dans toutes les villes où nous avons vécu, il y avait un ballet rwandais dont les répétitions constituaient le rituel dominical de nombreuses familles. Le poumon de la diaspora, ce sont les événements sociaux : le ballet, les mariages, les décès, les anniversaires et autres célébrations sont autant de prétextes pour se retrouver et toujours parler, boire, danser... tardivement de préférence !

NOSTALGIES

Nous avons vécu un temps à quelques encablures du Rwanda sans avoir le droit d'y mettre les pieds. Mon Rwanda à moi, c'était en premier ma langue maternelle. Je ferme les yeux, j'entends le kinyarwanda. Avec les intonations de cette langue, il y a les gestes, l'accolade, ma grand-mère qui me palpe les côtes et me trouve toujours trop maigre. Il y a les salutations d'usage – *amashyo* – et je réponds : *amashyo ngore*. Nous nous saluons en nous souhaitant bonne fortune (des vaches, des troupeaux de vaches fécondes). Toute une culture millénaire jaillit dans cette accolade. Il y a aussi le *yambiii*, ce mot qui se joint aux bras grands ouverts et dans lequel je tombe littéralement. En kinyarwanda on dirait plutôt *kugwa mu nda*, « tomber dans le ventre ». Cette langue est un lien charnel, elle me relie à mon pays comme au ventre de ma mère. Elle a une saveur et une musique familières, c'est un cocon pour nous, enfants nés dans la diaspora. Les adultes aussi se tombent dans les bras, sans distinction d'âge ou de sexe. L'accolade à la rwandaise, *guhoberana*, c'est un bain de Rwanda. Alors oui, je tombe et retombe dans le ventre des personnes que j'aime et qui m'ont manqué. Forcément...

La nostalgie est le sentiment le plus caractéristique des Rwandais de la diaspora. C'est ma musique de fond ou mon blues génétique, comme je dis parfois. Il me semble que je suis née avec et que je vivrai toujours avec. Nostalgie multiforme d'un pays dont nous apercevions les collines au loin mais qui, en plus de nous être interdit, était pour plusieurs d'entre nous une terre parfaitement inconnue.

Plus tard, avec le Rwanda réel, la première confrontation sera physique. La poussière rouge de Kigali contraste terriblement avec la terre noire volcanique de Goma. Nostalgie des membres de la famille disséminés partout où l'exil les a jetés. Ainsi ma grand-mère paternelle était une *jya-jya* (grand-maman en ougandais) et ma grand-mère maternelle une *taté* (grand-maman en swahili). Nostalgie héritée bien sûr. Celle des parents et grands-parents, qui égrènent leurs souvenirs pendant ces veillées que j'affectionne, les *ibitaramo*. Au fur et à mesure que les heures avancent, l'alcool aidant, l'oncle mathématicien décrit sa jolie voisine d'enfance et se dispute âprement avec ma mère sur leur arbre généalogique commun. Ma mère (et ses sœurs) sont des surdouées de la généalogie, vous leur dites un prénom, elles vous racontent aussitôt dix vies avec un nombre incalculable de détails. Combien de fous-rires n'ai-je pas piqués à quatre heures du matin, en me rendant compte, au détour d'une conversation avec une amie (à Paris, à Bruxelles, à Montréal, à Genève), que son arrière-arrière-grand-père était cousin par alliance avec la grand-mère de ma grand-mère ? Et hop, embrassades solennelles en pyjama, larmes et puis... le jour se levait.

UNE SOURDE INQUIÉTUDE

Vivre en diaspora c'est vivre en permanence dans une espèce d'angoisse d'extinction de la culture et de revendication identitaire. Comme si dire d'où nous venons était notre seule légitimité, notre carte d'identité. Chacun de nous « est » le Rwanda, son lignage, sa famille. Nous vivons avec

Jeunes filles du ballet rwando-suisse *Urunana*, en tenue traditionnelle, umushanana (sari) et urugori (parure de tête)



PHOTO NOELLA KARUSISI, COLL. PARTICULIÈRE

un bien étrange sentiment d'appartenance. Je me sens *tellement* Rwandaise et en même temps pas tout à fait. Avant 1994, je mettais cette angoisse identitaire au compte de la menace bien réelle qui pesait sur nous, les Tutsi, depuis des décennies. Elle s'est matérialisée de la façon la plus brutale qui soit au cours de ce macabre printemps 1994. Le génocide nous a fait basculer dans une autre dimension de la peur. Je ne crois pas qu'il soit possible de la nommer. Nos familles déjà dispersées ont été démembrées, disloquées. Quinze ans plus tard, l'idéologie génocidaire antitutsi n'a pas disparu et je vis, nous vivons, avec l'angoisse de l'extinction possible de notre peuple.

Jouir de la citoyenneté rwandaise est un privilège bien trop récent pour que je puisse le vivre avec naturel et

décontraction. J'éprouve toujours un léger tremblement intérieur à produire mon passeport rwandais. Mélange de fierté et je ne sais quoi d'étonné. Ma « rwandité » est aussi profonde que parfois bancale. Je ne suis pas sûre d'être à la hauteur du Rwanda de mes ancêtres et, en même temps, n'être « que rwandaise », je ne le souhaite pas. Ce ne serait pas moi. J'ai la prétention de croire que mon métissage diasporique est un véritable atout mais il me manque, toujours, tout le temps, quelqu'un, quelque chose de *rwandais*. Un pan de moi, de ma famille, de ma culture, de mes racines m'a été arraché brutalement et a été emporté avec les miens disparus. Au quotidien, il me manque un voisin qui connaîtrait les mêmes personnes que moi, qui me connaîtrait dans mes « nuances » ou qui me



PHOTO GAËL VANDE WEGHE

Le bananier, arbre à fruit rwandais par excellence

reconnaîtrait avant les présentations d'usage. Il me manque un vêtement (toutes les occasions sont bonnes pour porter l'*umushanana* – le sari rwandais), il me manque un ingrédient, un livre, un disque, un numéro de téléphone indispensable, bref un objet-lieu. Je suis en quête permanente de preuves tangibles de ma rwandité. Un peu comme un nouveau riche se reconnaît à ses signes extérieurs de richesse, la diaspora dont je fais partie

est souvent en (auto)représentation, comme s'il s'agissait d'une tentative d'auto-réhabilitation en même temps que d'affirmation identitaire. Une quête de reconnaissance nous habite et nous anime en permanence.

LA MAGIE DES LANGUES D'HÉRITAGE

Même le langage oral relève d'un délicat équilibre affectivo-syntaxique. Ainsi, m'adressant à des proches, je suis parfaitement incapable d'aligner cinq phrases consécutives en une seule langue. Il y a souvent un peu de swahili pour les ragots (c'est plus piquant), un fond plus ou moins conséquent de français pour la base, du kinyarwanda (forcément !) et parfois de l'anglais. J'ai récemment pris conscience du fait que je me lie facilement avec d'autres *diaspora people* grâce à ce patchwork linguistique. J'éprouve ainsi énormément de plaisir à introduire un ou plusieurs mots de la langue maternelle de mes amis dans une langue de base « commune ». Parlant espagnol avec une amie argentine, je créolise avec elle le français et une sororité naît spontanément de ce mélange. Lorsqu'un enfant pleure, les mots qui le consolent me viennent spontanément en kinyarwanda et les copains de mon fils les reçoivent comme quelque chose de magique. La langue transcende les différences et s'immisce dans tout ce qui touche à l'intime.

Dans toutes ses déclinaisons, ses imperfections, le kinyarwanda est sans nul doute notre lien physique le plus solide. Des jeunes adolescents nés en diaspora, étiquetés *bounty* (noirs dehors, blancs dedans) proclament : « *Rendez-nous*

nos accents » et forcent délibérément sur les r en lieu et place des l dont le son n'existe pas en kinyarwanda. Quand je repense au quolibet *aroro* (pour dire « alors ») qui désignait les Rwandais de la génération de mes parents, je me dis que les temps ont bien changé... Le kinyarwanda est devenu branché dans la diaspora, les jeunes se précipitent aux cours donnés en cette langue, ils se targuent de connaître des devinettes et des proverbes que leurs parents ignorent. Cette évolution du rapport à la langue chez les plus jeunes, que j'observe avec amusement, en dit long sur la quête de valeurs refuges de la culture.

Il existe pourtant, je le pense, une vraie culture diasporique, cosmopolite, « rwandapolitaine » ou « rwandopéenne » avec ses codes, ses artistes et même ses divas ! Tout ce petit monde se croise au moins une fois par an, à l'heure des départs en vacances d'été ou de fin d'année. Kigali se mue alors véritablement en capitale de la diaspora, où les diasporiques, en *happy few*, fréquentent les mêmes lieux « branchés ». Depuis l'Europe, il n'y a que deux vols directs : Bruxelles-Kigali ou Londres-Kigali. Vous y croisez les amis (et les futurs amis ou associés) venus d'ailleurs, entre autres des États-Unis ou du Canada. Dès que vous embarquez, vos yeux cherchent des visages familiers, autrement dit rwandais ou apparentés. C'est un réflexe diasporique, il relève d'un désir de rassemblement qui contraste quelque peu avec notre attachement à nos lieux de vie respectifs...

Je vis à Genève, je me sens pleinement genevoise. Cette ville a accueilli la jeune étudiante que j'étais, j'y ai fondé ma propre famille, j'ai le

Le génocide des Tutsi

Fin 1990 eut lieu la première tentative de retour au Rwanda de réfugiés tutsi dont les parents avaient, à partir des années 60, fui les pogroms orchestrés par le pouvoir hutu à leur rencontre. Les troupes françaises débarquèrent alors dans la capitale rwandaise aux fins de soutenir, dans le cadre de l'opération *Noroît*, le régime allié du Hutu Habyarimana. Trois ans plus tard, conformément aux accords signés à Arusha, elles se retirèrent tout en laissant leurs *assistants militaires techniques* continuer à tenir les rênes de l'armée rwandaise. Le clan de la femme d'Habyarimana prit le pouvoir suite à un attentat ciblant, le 6 avril 1994, l'avion qui ramenait ce dernier à Kigali, tandis que la France permettait aux putschistes de se réunir dans son ambassade. Cet attentat fut le signal du déclenchement du génocide des Tutsi, que leurs exécutants, formés par l'armée française au cours des années *Noroît*, tenteront de faire passer pour la réponse populaire spontanée des masses hutu à l'assassinat de leur président. Un million de morts tutsi plus tard, la France débarqua à nouveau au Rwanda dans le cadre de l'opération *Turquoise* mandatée par les Nations Unies. Elle mit en place une *zone humanitaire sûre* qui permit la fuite des génocidaires en déroute vers l'ex-Zaïre et la reconstitution immédiate d'une force de reconquête du Rwanda : les FDLR. La déstabilisation de l'est du Congo en fut la résultante.

Le père de Jeanine Munyeshuli Barbé avait réussi à échapper à l'un des nombreux pogroms qui visaient les Tutsi du Rwanda. Sa fille rend compte ici, avec une émotion teintée de pudeur, de la nature des franges que dépose, sur nos rives, le ressac des vagues d'injustice et de violence que nous contribuons nous-mêmes à engendrer ailleurs.

SERGE FARNEL

Serge Farnel est journaliste et écrivain. Son ouvrage *Un étendard sanglant à laver* (à paraître très prochainement) est un document de référence sur la question de l'implication de la France officielle dans le génocide des Tutsi du Rwanda.

privilege d'y vivre entourée de tantes et de cousins. Je m'y sens bien, c'est ma ville. Mais comme une bonne partie de ma famille et de mes amis vit disséminée entre le Rwanda, le Canada et de nombreuses villes d'Europe, je suis toujours à l'affût de bons

plans pour voyager ou téléphoner à peu de frais. La vie avant *internet*, *skype* ou *facebook* me paraît appartenir à une autre époque. Une époque pas si lointaine pourtant, où nous rédigeons en famille de longues lettres à grand-papa (qui nous les renvoyait corrigées et annotées : sa bible était le Grevisse !).

RWANDA RUGALI

La diaspora rwandaise aime aussi à se définir comme appartenant au *Rwanda Rugali*, le grand Rwanda mythique. Comment ne pas évoquer dès lors les lacs Tanganyika, Kivu, Muhazi et Victoria, source du Nil. Il y a très peu de visibilité sous leur eau, des crocodiles, des hippopotames et des perches s'y dissimulent. Ils peuvent aussi parfois émettre des vapeurs toxiques... Ils font partie de ma vie, ce sont *mes* lacs. Ils abritent un vaste monde, invisible et familier, de peurs : celle, enfantine, d'être croquée par un crocodile, ou celle d'être paralysée par les gaz du lac Kivu comme ces chèvres qu'on retrouvait mortes, le matin, sur ses rives, ou encore celle de disparaître, jetée dans leurs eaux comme le furent tant de « portés disparus » engloutis par le lac Vert ou charriés par la rivière Nyabarongo, pour être ramenés, disaient leurs tuteurs, « aux sources du Nil ».

Ces vastes étendues d'eaux, calmes et inquiétantes à la fois, sont une constante physique dans ma vie écartelée. Elles créent une troublante mais néanmoins rassurante continuité. J'aime me baigner dans ces eaux toujours fraîches, je ne vais jamais bien loin, je garde à l'esprit que leur calme n'est jamais que surfaciel. Et, de temps à autre, je ris en

écoutant les mythologies lacustres genevoises peuplées de super-héros qui relient la France à la nage depuis l'autre extrémité du lac. Elles ressemblent à s'y méprendre à ces récits d'exploits de nageurs qui auraient relié deux rives du lac Tanganyika ! Étranges coïncidences n'est-ce pas ?

Pays des grands lacs, le Rwanda est aussi celui des mille collines, comme la Suisse ! Les montagnes de ces deux pays, elles aussi, me poursuivent et m'entourent. Non, ne dites pas qu'ailleurs aussi il y aurait des montagnes ! Ce n'est pas vrai, on n'y trouve pas ces collines qui bougent, ni ces vachers au patois incompréhensible. On n'y trouve pas ces dégradés de gris, de bleu, de vert. Vert plus chlorophylle au Rwanda, gris plus brumeux près du Léman. Ces paysages où la nature ne dessine pas de frontières, je les vis aussi comme *miens*.

Grande demeure donc la tentation d'adhérer au mythe du Rwanda Rugali, du Rwanda *overseas*. C'est un mythe *trompe-l'angoisse*. Celui que je me raconte, que nous nous racontons en diaspora rwandaise pour ne pas reconnaître que le pays dans lequel nous vivons « vraiment » n'existe sur aucune mappemonde. Mais il existe pourtant bel et bien puisque c'est le mien !

TOUTES LES MÉMOIRES D'UN MONDE

Avant même de passer la porte de l'appartement de ma tante, je suis accueillie par une odeur de riz et de « maison ». Très vite surviennent les accolades de l'arrivée, instants précieux où, en quelques secondes, le pouls de chacun est pris. Et voici

l'accent (encore). Se mêlent alors au parfum de notre hôtesse, au cliquetis de ses bracelets, l'odeur et les bruits du reste de la famille. Lorsque je passe le palier, je n'entre pas seulement chez ma tante, je quitte un « dehors », une rue banale de Genève, je change aussitôt de pays. Ces parfums et ces sons « maison » me réchauffent le cœur, je sais que je peux les retrouver avec la même déconcertante familiarité dans d'autres familles amies issues de la diaspora. Je ne dirai pas que leurs maisons sentent le riz, mais il y a du « *so homely* » dans l'odeur du riz... De ce riz basmati parfumé, acheté par sacs entiers (toujours la peur de manquer !).

Je porte ainsi en moi des mémoires olfactives et visuelles très puissantes, qui dessinent les contours de mon monde, de cette diaspora rwandaise avec laquelle je fais corps. Par un incessant jeu de connexions entre les lieux et les personnes, ces mémoires ont le pouvoir de créer et recréer, ici ou là, des bulles de « chez moi ». Si vous me dites le nom d'une ville, presque instinctivement je cherche le nom d'une personne qui y vit, à laquelle, d'une manière ou d'une autre, je suis liée. Cette appropriation des lieux (*mes lacs, mes montagnes*), cette géographie émotionnelle et sensorielle du monde sont comme une marque de fabrique chez de nombreux Rwandais de la diaspora. Elles sont peut-être autant de tentatives de panser nos mémoires blessées en mettant du lien là où l'Histoire a imprimé l'arrachement et posé des frontières sanglantes et arbitraires. C'est si bon de se sentir moins seule. ☺



PHOTO GAËL VANDE WEGHE

Hervé Twahirwa dit V, chanteur afropéen du groupe Soul-ID